

RETOUR EN ELLINGTONIE

J'avais 18 ans lorsque Duke Ellington mourut au mois de mai 1974. Quelques semaines plus tard, pour la toute première fois, je pus me rendre au Festival d'Antibes/Juan-les-Pins. Deux lieux distincts accueillèrent la programmation : Palais des Congrès en fin d'après-midi pour une série de concerts piano solo (Randy Weston, Martial Solal, Paul Bley, Keith Jarrett...) ; Pinède Gould en soirée (Erroll Garner, Sonny Rollins, Lee Konitz, Gil Evans Orchestra...). Malgré la récente disparition de Duke Ellington, je n'ai pas souvenir que sa musique ait été mise à l'honneur cet été-là, exception faite d'un pot-pourri de ses compositions les plus célèbres proposé par Martial Solal en hommage au grand homme.

D'une manière générale, les musiciens de jazz qui ont pioché dans le vaste répertoire ellingtonien se sont rarement écartés des sentiers battus, privilégiant encore et toujours les mêmes thèmes (*Mood Indigo, Sophisticated Lady, Solitude, Caravan, C-Jam Blues, Take The 'A' Train...*). En revanche, on peut compter sur les doigts des deux mains les reprises de *Harmony in Harlem, Jack The Bear, Ko-Ko, Harlem Air Shaft, Sepia Panorama...* pour ne citer qu'une poignée de chefs-d'oeuvre format court. Quant à certaines oeuvres plus amples, les doigts de la main gauche de Django Reinhardt devraient suffire à en dénombrer les réinterprétations. Ce qui explique sans doute pourquoi des pièces comme *The Tatted Bride* ou *A Tone Parallel To Harlem*, très écrites de surcroît, demeurent encore dans une sorte de purgatoire. Il est vrai que les rejouer réclame autre chose que d'excellents solistes capables d'improviser jusqu'à plus soif dans n'importe quelle tonalité sur n'importe quel tempo. Au vrai, il y faut un instrument qui résulte de l'agrégation de tous les instruments élus par le jazz depuis des lustres. Pour tout dire, rien de moins qu'un *Big Band* s'impose afin de rendre justice à la musique de Duke Ellington. Mais pas n'importe lequel.

Vouloir faire revivre cette musique dans toute sa splendeur représente une sacrée gageure et suppose d'abord que l'on entretienne avec elle un rapport très intime au long cours. On ne fréquente pas le Duke de manière frivole. Tomber en amour avec l'art ellingtonien ne s'apparente en aucun cas à une fougade. Quiconque a été un jour foudroyé par *Morning Glory* ou *Blue Serge* ne s'en remet jamais tout à fait. J'en parle en connaissance. Plus de cinquante ans que je m'en délecte comme ursidé dans un rucher et à chaque écoute le même éblouissement. Pire : plus les années passent et plus j'en suis épris. A tel point qu'il me devient parfois difficile de ne pas avoir la gorge nouée ou les yeux qui s'embuent lorsque, pour la nième fois, je reviens vers (au hasard) *Concerto For Cootie* ou *Lady of The Lavender Mist, Warm Valley* ou toute la partie de *The Tatted Bride* dévolue à la clarinette de Jimmy Hamilton, petite merveille trop peu connue. Je me reproche d'ailleurs de n'avoir pas suffisamment chanté les louanges de cette composition propre à transformer en ange de douceur la dernière des brutes (impossible miracle auquel j'aimerais pourtant croire).

A l'heure où j'écris ces lignes, la France possède la chance extraordinaire de pouvoir redécouvrir *in vivo* et *presque à l'identique* la musique non moins extraordinaire et intemporelle qu'Ellington, avec divers collaborateurs, conçu sans relâche pour son orchestre pendant un demi-siècle (ce microcosme était un formidable atelier de création collective). Cette chance inouïe, dont nous devrions nous réjouir chaque

matin, nous la devons à Laurent Mignard, tête pensante et cheville ouvrière du Duke Orchestra. Formation qui, comme son nom l'indique, se consacre au répertoire ducal, de manière exclusive, avec autant de fidélité que d'enthousiasme et dans l'esprit du Duke Ellington Orchestra de la glorieuse décennie 1956-1966 en particulier. Ce dont on ne saurait se plaindre tant est vaste l'étendue des paysages sonores qui se déploient sans cesse au gré d'alliages de timbres parmi les plus singuliers. Comme le déclara un jour Count Basie : "*Ce que faisait Duke était toujours si beau, si mélodieux. On trouvait tout dans sa musique, la beauté, le swing, tout. C'était tout simplement merveilleux.*"

Je ne connais pas personnellement Laurent Mignard, ayant échangé quelques mots à peine avec lui après un concert du Duke Orchestra. Mais ce dont je suis certain, c'est qu'il ne doit pas y avoir aujourd'hui sur la surface du globe une seule personne qui, de Duke Ellington, ait su percer de manière aussi intime les moindres secrets de fabrication (horrible mot!). Transcrire d'oreille à partir de centaines d'enregistrements, et dans les moindres détails, les somptueuses orchestrations ducales confère inévitablement une connaissance sans pareille de cet art. D'autres que Mignard s'y étaient employés avant lui (Gunther Schuller, John Lewis, Claude Bolling...). Aucun pourtant, me semble-t-il, n'était parvenu à restituer d'aussi près la substance même de cette pensée musicale. Si le travail herculéen de transcription effectué en amont par Laurent Mignard relève déjà de la performance auditive, que dire alors de la réinterprétation de cette musique par la formation qu'il a su mettre sur pied? sinon que celle-ci parvient à serrer au plus près l'esprit même du Duke Ellington Orchestra, incomparable ensemble auquel le jazz doit d'avoir acquis une dimension que, sans lui, il n'aurait sans doute pas acquise de manière aussi incontestable. On se souvient de la fameuse déclaration de Miles Davis : "*Je pense que tous les musiciens devraient se rassembler un certain jour et s'agenouiller pour remercier Duke.*"

Je n'étais pas le dernier à penser que, sans l'incalculable concours des *prime donne* de la formation (Hodges, Carney, Brown, Gonsalves...), jamais on ne pourrait donner à entendre la musique d'Ellington d'une manière qui soit pleinement satisfaisante. Malgré certaines expériences qui semblaient me donner raison, j'avais tort. Certes, l'orchestre de Duke Ellington ne pourra jamais être égalé - les très nombreux disques ou documents filmés sont là pour le prouver - mais l'existence même du Laurent Mignard Duke Orchestra démontre qu'il s'est produit au niveau de la formation tout entière un phénomène qui se produisait assez fréquemment chez les solistes-phares d'Ellington. A savoir qu'à la suite de Tricky Sam Nanton, par exemple, une lignée de trombonistes perpétua certaine tradition *sauvage* sans pour autant l'affaiblir. Même chose chez les trompettistes dans le sillage de Bubber Miley ou celui d'Arthur Whetsol sur un versant plus mélodieux. Pareillement, le Laurent Mignard Duke Orchestra ne serait-il pas au Duke Ellington Orchestra ce que, tour à tour, Tyreen Glenn, Quentin Jackson ou Booty Wood furent à Joe Nanton ; ce que, l'un après l'autre, Cootie Williams, Rex Stewart ou Ray Nance furent à Bubber Miley ; ce qu'à des degrés divers Wallace Jones, Shorty Baker ou Willie Cook furent à Arthur Whetsol? Des disciples hautement inspirés qui surent recueillir avec une flamme communicative la richesse d'un langage unique en soi pour l'enrichir à leur tour de leur propre créativité. Ce n'est pas rien. C'est même énorme. Et c'est pourquoi le

Duke Orchestra placé sous la direction de Laurent Mignard est sans doute l'une des meilleures choses qui soit arrivée au jazz - pas seulement hexagonal - depuis bien longtemps.

Entendre Julie Saury faire chanter ses tambours équivaut à retrouver Sam Woodyard *in the flesh* ; entendre Philippe Milanta ressusciter en toute occasion le clavier ducal plus vrai que nature relèverait du spiritisme si l'on croyait aux revenants ; entendre la section d'anches phraser et sonner comme si Gonsalves, Hamilton, Hodges, Procope et Carney ne nous avaient pas vraiment quittés donne parfois des frissons - de bonheur, il va sans dire. Cerises sur le gâteau : Roberta Gambarini et Olivier Defays décrochant la mention *summum cum laude* sur l'échelle du swing, c'est retrouver en quelque façon Ella Fitzgerald/Betty Roché à la puissance dix pour un *chase* époustouflant avec le double de Paul Gonsalves. Que Rhoda Scott n'hésite pas à s'engager (pieds nus) sur les traces louisianaises de Wild Bill Davis en dit long sur la puissance d'attraction que continue d'exercer l'Ellingtonie. Et les réjouissances télépathiques ne s'arrêtent pas là. Jimmy Hamilton, clarinettiste de haut vol, revit par la voix d'Aurélie Tropez ; Ben Webster et Paul Gonsalves font retour grâce au ténor de Carl Schlosser ; le violon de Ray Nance revient chanter à travers celui d'Aurore Voilqué ; Alice Babs s'est réincarnée en Natalie Dessay pour prendre une dimension *out of this world*. Le reste à l'avenant. "Où est-ce qu'on se retrouverait si on faisait mieux que ça?", avait dit Count Basie à propos d'Ellington.

Le jazz est avant tout une musique de solistes, certes, et les influences majeures qui s'exercèrent au cours de son histoire ont pour noms Louis Armstrong, Lester Young, Charlie Parker ou John Coltrane. Duke Ellington, pour sa part, est un univers dans l'univers du jazz. Réduire son oeuvre gigantesque à la réinterprétation de quelques titres, devenus des standards depuis belle lurette, revient à passer à côté de l'essentiel. Tout le monde connaît *Caravan* ou *Perdido* alors que les véritables joyaux de la couronne seraient plutôt à chercher du côté de *Rumpus in Richmond* ou de *Golden Feather*, de *Unbooted Character* ou de *Sunset & The Mocking Bird*, parmi maintes gravures demeurées dans la pénombre. Au même titre que les films d'un John Ford ou d'un Yasujiro Ozu, la musique de Duke Ellington a besoin d'interprètes qui se mettent à son service corps et âme, renonçant aux mirages solipsistes pour devenir partie intégrante d'un collectif dont la somme dépasse infiniment la simple addition de ses différentes individualités. Remarquable soliste, le trompettiste Art Farmer aurait donné n'importe quoi, disait-il, pour devenir quatrième trompette chez Duke Ellington. Accepter de reconnaître que Hodges, Cootie, Tricky Sam, Blanton ou Woodyard représentent des modèles/références indépassables en matière d'ellingtonisme est en l'occurrence la meilleure façon de tenir à distance les caprices d'un moi dont nul n'ignore, depuis Pascal, qu'il est haïssable.

Se placer sous le signe inspirant des Ellingtoniens (*i.e.* recueillir et prolonger une tradition qui se situe aux antipodes du folklore) n'équivaut pas à rapetisser sous la toise en s'abaissant peu ou prou. C'est au contraire prendre appui sur un marchepied qui représente le meilleur moyen de parvenir à donner la pleine mesure de son propre talent. L'ellingtonisme nous enseigne que l'on peut atteindre au nirvana de l'expression jazzistique sans être pour autant doué d'une virtuosité instrumentale comparable à celle d'Art Tatum ou d'Oscar Peterson, de Buddy Rich ou de Clifford

Brown. En deça des phénomènes et des pyrotechniciens peut-être, mais au bout du compte de plain-pied avec les Immortels. Entre le leader-metteur en scène et les exécutants-interprètes, la symbiose est totale. Et la musicalité au pinacle.

Russell Procope, demeuré dans l'orchestre de Duke Ellington un quart de siècle : *"N'écoutez pas ce que peuvent raconter certains. Quand vous jouiez dans cet orchestre, rien de plus grand n'aurait pu s'emparer de votre âme."*

Grâce au Laurent Mignard Duke Orchestra quelque chose de grand et de beau a repris forme ici-bas. Quelque chose qui, au-delà d'un immense plaisir, donne du sens au fait de vivre et d'exister.

Alain Paillet